

Former les enseignants à la différence culturelle

Hamid BROHMI

**DANS
LE CADRE DE LA
FORMATION DES
ENSEIGNANTS À LA
DIFFÉRENCE
CULTURELLE, "IL
N'EST PAS AISÉ
D'ÉBRANLER
CERTAINES
CERTITUDES, DE
BOUSCULER CERTAINES
HABITUDES ET DE
METTRE EN CAUSE
CERTAINES PRATIQUES
OU LE PITTORESQUE ET
LE FOLKLORE
L'EMPORTENT SUR UNE
APPROCHE
SCIENTIFIQUE".**

Face à l'effondrement des grandes idéologies, au marasme économique, social et politique, à la montée des nationalismes, au repli sur soi, l'immigré cristallise à lui tout seul toute une fantasmagorie où foisonnent clichés, amalgames et stéréotypes. Il est non seulement le terreau idéal d'une opinion frileuse et xénophobe, mais encore une proie facile jetée en pâture à la presse à sensation ou encore un objet médiatisé entre les mains de certains stratèges de la course à l'audimat.

C'est dans ce contexte de récession, de crise et de conflit que l'immigré — et ses enfants — devient champ d'investigation ou "objet" de formation. Un postulat s'impose alors immédiatement : ce champ ne doit pas aboutir à une spécialisation, car cet "objet" en question, ni figé, ni inerte, est par sa nature même en perpétuelle mutation ; il est très mobile dans l'espace et le temps, avec un effet de miroir qui renvoie à l'auto-transformation.

Ce postulat de départ pose toute la problématique de la formation des enseignants à la différence culturelle. En choisissant un stage portant sur la scolarisation des enfants de migrants, leur intégration, la culture d'origine, la dimension cachée... qu'attendent les stagiaires ? S'agit-il d'une démarche portant sur la connaissance de l'Autre sans implication personnelle ? Ou bien d'une simple curiosité intellectuelle ? Et où se situe la frontière entre l'attraction exercée par une culture "exotique" et la demande de "recettes" à appliquer, soit dans une relation personnelle avec les étrangers, soit dans une pratique pédagogique.

Plusieurs expériences nous prouvent qu'il n'est pas aisé d'ébranler certaines

certitudes, de bousculer certaines habitudes et surtout de mettre en cause certaines pratiques interculturelles où le pittoresque et le folklore l'emportent sur une approche scientifique.

Des stratégies différentes...

Certes, depuis plusieurs années, différentes stratégies furent mises en place face à l'hétérogénéité des classes, que ce soit de la part de l'institution Education Nationale, d'organismes privés ou de chercheurs isolés.

Un bref aperçu illustrera notre propos en ce qui concerne le domaine de la recherche sur les enfants de travailleurs immigrés (les ETI).

Il y eut d'abord toute une diversité de dénominations concernant cette population. On parlait alors "d'enfants d'origine étrangère", "de migrants et de leurs enfants" "d'immigrés et de leurs enfants", "d'étrangers non francophones et leurs enfants" etc. sans que cela s'accompagnât d'une réflexion pédagogique ou de recherche scientifique. Rares furent alors les auteurs ou publications qui soulevaient le problème de la scolarisation des enfants issus de l'immigration. Les premiers jalons posés par l'Institut National de Recherche Pédagogique de l'Education Nationale (l'INRDP) et par quelques chercheurs isolés portaient essentiellement sur la dualité ethnocentrique entre modernité et tradition. Selon cette conception, les ETI baignant dans la tradition, se trouvaient en inadéquation par rapport à l'école de la République d'où leur handicap et toutes les carences socio-culturelles.

La recherche fondamentale se tourna quelques années plus tard vers les problèmes médico-sociaux et psycho-

pédagogiques des ETI avec des grands points d'interrogation portant sur les troubles de leur personnalité et leur corrélation avec ce qu'on appelait le conflit culturel. Puis le socio-culturel prend la relève ainsi que le socio-économique avec le mot d'ordre suivant : "à catégorie sociale identique, les mêmes problèmes peuvent se poser pour les enfants d'origine étrangère que pour les nationaux."

Différentes expériences à dominante didactique ou pédagogique suscitèrent en fin de compte un débat passionnel entre les tenants de l'interculturel à tout crin, les assimilationnistes intransigeants et les opposants farouches à toute "pédagogie couscous".



Néanmoins l'enjeu demeure, celui de l'intégration des enfants de maghrébins en France. Vont-ils s'intégrer à la nation française à l'image d'autres immigrés tels les Italiens, les Polonais, les Espagnols,... ou sont-ils "inintégréables" ? Du fait de leur origine, de leur langue ou de leur religion ?...

Et c'est dans cette perspective que des enseignants s'inscrivent dans des stages de formation avec des questions multiples : telle une réponse immédiate à une question de type pédagogique ou une recherche de piste qui justifierait certains a priori concernant soit la culture

maghrébine, soit la civilisation arabo-islamique ou encore d'autres questions telles le besoin de connaître l'enfant ou ses parents pour ne pas commettre d'erreurs dans le dialogue et l'approche de la famille en général...

Poser la question de la transmission culturelle

Mais toute formation à la différence culturelle nous interpelle, nous interroge et nous renvoie, par un effet de miroir, à nous-mêmes. Cependant, quelques grands points d'interrogation méritent d'être soulignés :

- les premiers maghrébins venus en France savaient-ils qu'ils allaient y demeurer très longtemps, dans ce pays, avec peu ou presque pas de perspectives de retour ? Et dans ce cas, mesure-t-on le poids du rêve, de l'angoisse face au "paradis perdu", à l'échec scolaire de leurs enfants et à leur non réussite sociale ?

- mesure-t-on l'idée de distance et d'écartèlement qui s'opère dans chaque tête d'émigré et toutes les conséquences sur le concept identitaire découlant de là entre lui et ses enfants, d'autant plus que

tout se passe dans un univers hostile où immigrés = maghrébins = insécurité ?

- toujours dans cet ordre d'idée, prend-on conscience de l'écart d'identité entre parents migrants et leurs enfants ? Nous savons que les premiers migrants ne s'impliquèrent que rarement dans l'univers occidental, leur identité étant forgée dans leur groupe ethnique d'origine. Toute leur stratégie consistait à gérer parcimonieusement leur nouvel espace sans un réel investissement dans l'environnement culturel du pays d'accueil. En revanche, mesure-t-on suffisamment la distance que leurs enfants prennent par rapport à leur culture d'origine ?

Ces enfants, eux, s'identifient doublement d'abord dans leur famille, mais surtout dans la culture dominante. D'où notre interrogation lorsqu'on parle de cette soi-disant culture d'origine. Quel rôle réel joue-t-elle dans leur identité ? D'autant plus que cette culture est transmise par miettes et qu'ils reçoivent davantage de l'extérieur et des médias que de l'intérieur et de leur famille. Et dans ce cas, pose-t-on suffisamment la question de la transmission de cette culture ?

Si la culture d'origine s'inscrit dans un environnement islamisé (place de la famille, l'honneur, le mariage, les prénoms, la circoncision, les interdits religieux, etc.) elle est aussi fortement teintée d'occidentalité et l'attachement que les jeunes d'origine maghrébine portent à cette culture relève surtout du domaine du symbolique.

Il nous semble qu'il faut davantage insister sur leur mobilité, leur évolution, leurs différentes stratégies mises en place pour sortir de la "galère" et pour gérer l'espace-temps plutôt que se focaliser sur une certaine rigidité identitaire qui n'a plus de raison d'être dans le contexte actuel.

Le vécu de ces jeunes nous incite à penser que la culture, pour eux, est autre chose qu'une simple mémoire d'un passé figé ou un retour vers un soi mythique. Le caractère relatif de l'identifiabilité doit être souligné et ce que toute formation apporte en fin de compte, c'est davantage une attitude de questionnement qu'une réponse à une problématique de plus en plus complexe. ■